

Essais étrangers

Number 44, June–July–August 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19933ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1991). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (44), 55–65.

SORTIR DU SOCIALISME

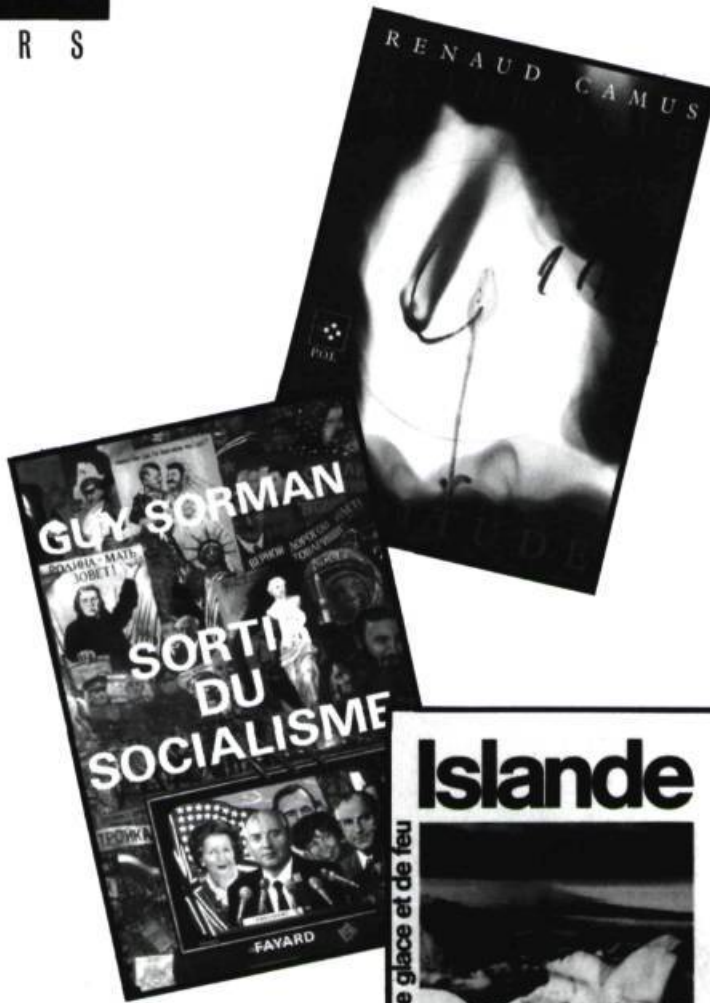
Guy Sorman

Fayard, 1990, 415 p. ; 39,95 \$

Il apparaît plus difficile de sortir du communisme que d'y entrer. Stylo en main et magnétophone en bandoulière, Guy Sorman, cet intégriste du libéralisme pur et dur, a parcouru les décombres du communisme pour ausculter le grand corps malade des économies marxiste et post-idem.

Diagnostic ? La grande poussée libératrice à laquelle nous avons cru assister de ce côté-ci de l'ex-mur n'a pas eu lieu parce que, nous dit Sorman, il ne saurait y avoir de libéralisme politique sans libéralisme économique. Sans privatisation — ce qu'aucun pays de l'Est n'a encore osé faire — toute velléité d'introduire une économie de marché est condamnée d'avance. Au pire, cela revient comme en Union soviétique à farder les joues d'un cadavre trop visiblement livide et au mieux, comme en Pologne, à ébaucher un socialisme autogestionnaire à visage chrétien, un vaste Tricofil à l'échelle du pays. Quant à la Hongrie, qu'on croyait depuis vingt ans engagée dans la voie du capitalisme, elle se retrouve à toute fin pratique ruinée et prise en flagrant délit de brader à l'Occident les seules industries qui pourraient la sauver. Seule l'Allemagne de l'Est, dont le sauvetage est financé par son riche parent de l'Ouest, et la Tchécoslovaquie — l'auteur ne dit pas trop pourquoi — ont une chance d'atteindre la terre ferme du capitalisme.

Sur ce fond de misère économique généralisée se greffent de dangereuses espérances nourries aux sources des nationalismes romantique ou sectaire, de vieilles nostalgies de l'homme fort sauveur, de la foi en une nouvelle utopie, en un improbable mécénat occidental. De quoi alimenter une poudre prête à s'embraser.



Parce qu'il nous raconte la dérive de ces économies à travers les yeux d'hommes et de femmes, acteurs ou spectateurs, qui y sont plongés, Guy Sorman nous rend palpable l'angoisse de ces sociétés. Ce n'est pas la moindre qualité de ce livre, indispensable pour suivre les traces de l'Histoire en marche.

Yvon Poulin

ISLANDE DE GLACE ET DE FEU

Olivier Grunewald et Bernadette Gilbertas

Denoël, 1990 ; 61,00 \$

Selon le *Landnamabok* (Le livre de la prise de possession de la terre), ce serait en dérivant en mer que le Viking Naddodr aurait découvert une île qu'il baptisa Snaeland, Pays des Neiges. Quelques années plus tard, un autre Norvégien, Floki, lui donna son nom actuel d'Island, Terre de Glace. Cela se déroulait entre 825 et 860. Les premiers colons norvégiens, accompagnés de leurs esclaves irlandais, ne s'y installeront que vers 870 ; ainsi naissait le petit peuple extraordi-

naire que l'on connaît maintenant et qui, aux XIII^e et XIV^e siècles, devait doter l'humanité d'une de ses plus grandes littératures : celle des sagas.

Mais fait assez étonnant, les sagnamenn (ceux qui ont écrit des sagas) ne nous disent presque rien de la nature islandaise ; seules les intéressent les actions des hommes et leur volonté d'assumer leur destin. Cependant les sanglants et interminables conflits qui hantent les sagas — et qui sont froidement racontés — nous permettent d'entrevoir que l'enracinement dans un territoire aussi hostile dut être pénible et qu'il exigea des Islandais une ténacité et une passion hors du commun.

Dans la liste des écrits récemment consacrés à l'Islande, le livre du photographe Grunewald et de la géographe Gilbertas a ceci de particulier qu'il ne donne absolument pas dans l'exotisme des cartes postales.

Si les photos sont tout simplement superbes, cela repose en bonne partie sur le fait qu'elles cherchent moins à plaire qu'à nous livrer, dans toute son austérité et sa fragilité, la saisissante et parfois insoutenable beauté du paysage islandais.

Les photos sont accompagnées d'un bref mais solide dossier dans lequel nous sont expliquées les principales caractéristiques du climat, de la faune, de la flore et surtout de la géologie de « l'une des plus jeunes terres du monde » : les phénomènes volcaniques, les geysers, les lacs, les glaciers, le désert, l'érosion, etc.

Un travail d'édition remarquable.

Maurice Pouliot

ESTHÉTIQUE DE LA SOLITUDE

Renaud Camus

P.O.L., 1990, 284 p. ; 37,50 \$

Un sondage mené dans une institution pour vieillards indique que les pensionnaires souhaiteraient que l'on frappe avant d'entrer dans leur chambre, et que le personnel veuille bien renoncer au « tutoiement systématique ». Ces faits lamentables rapportés par Renaud Camus illustrent le mépris qui frappe la vieillesse et surtout révèle la lente *implosion* de toute hiérarchie des valeurs, fût-elle fondée sur l'âge.

Le livre, présenté par l'éditeur sous la rubrique « miscellanée », consiste en une suite de réflexions sur l'air (pollué ?) du temps et sur les mauvaises manières de la société française. Soyez néanmoins rassurés : ce que l'auteur vilipende à plaisir et pour notre délectation (morose ?) n'est pas, par essence, étranger à ce qui se déroule, sous nos yeux, en Amérique du Nord.

Renaud Camus, s'inscrivant dans la tradition des moralistes, fustige les égarements d'un monde que l'on disait « en mutation » et qui pourrait bien être en décomposition. Les colères, goûts et dégoûts de notre auteur *raissent large*. Je me bornerai à évoquer brièvement l'obsédante question du langage ; non pas son aspect politico-nationaliste, mais les outrages auxquels il est soumis de manière croissante. Ainsi que Renaud Camus le déclare avec justesse : « Non syntaxique, la pensée se détruit »

elle-même. Non grammaticale, l'expression court à sa perte ». On ne saurait mieux dire.

Le titre de l'œuvre en indique le programme : comme la masturbation, la jouissance esthétique est solitaire ; l'esthétique comme la solitude sont d'essence aristocratique (au sens étymologique). Il n'y a d'art de masse, au fond, tout au fond, qu'à Disneyland ; la perception de l'art véritable requiert la maîtrise d'une syntaxe et d'une grammaire appropriées ainsi qu'une perception aiguë des valeurs qui y sont attachées (et de leurs mérites comparés). Je tiens Léonard de Vinci pour un artiste supérieur à Mickey Mouse ; et vous ?

Patrice Remia

LA GAUCHE EST MORTE, VIVE LA GAUCHE !

Max Gallo
Odile Jacob, 1990, 233 p. ; 30,95 \$

Romancier, historien, essayiste, Max Gallo a publié plus de trente livres en une vingtaine d'années, c'est ce qui s'appelle écrire à temps plein : 14 romans, 21 essais, et voici le 22^e, véritable cri du cœur d'un homme de gauche à qui le deuil ne sied pas du tout.

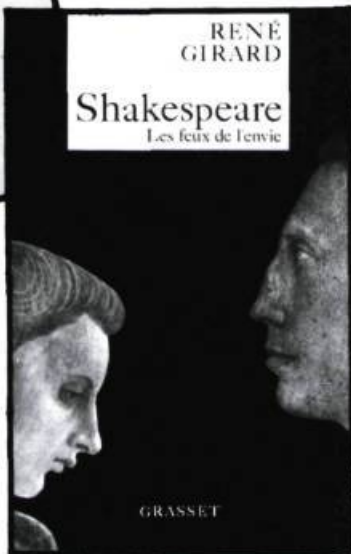
Membre du comité directeur du Parti socialiste français, député au Parlement européen, Max Gallo croit encore à la gauche à l'heure où la majorité des Français ne font plus la différence entre la gauche et la droite. À l'heure aussi où le *Financial Times* félicite le président Mitterrand pour sa politique, où le gouvernement Rocard a les yeux fixés sur l'indice boursier comme baromètre de sa réussite. La gauche ? Finie la gauche, dit-on, la politique moderne vise au nivellement des idéologies : les citoyens n'ont-ils pas tous les mêmes intérêts ?



Non, répond Max Gallo. Sous le fragile vernis du consensus, subsiste toujours la société des humiliés, des exclus de la croissance, des chômeurs, des jeunes désespérés des banlieues. On ne se dérange plus pour voter, ou alors on vote populo-xénophobe. La politique n'inspire plus que dégoût et cynisme. C'est que la gauche a perdu son rôle, qui est de donner son sens à la politique, de rendre le pouvoir aux citoyens, d'humaniser le progrès et de partager la richesse. Retour aux sources, propose l'auteur : liberté, égalité, fraternité, la célèbre devise républicaine demeure encore le meilleur programme pour la gauche.

Écrit avec clarté et simplicité, ce réquisitoire est une œuvre de moraliste : peu de chiffres, peu d'abstraction, un style qui recourt à l'ironie, aux formules et aux aphorismes. Les idées s'y développent comme des motifs sans cesse repris, et c'est ce qui donne au livre sa vie, sa vigueur et sa chaleur. Morte la gauche ? Ça reste à voir !

Roch Côté



SHAKESPEARE LES FEUX DE L'ENVIE
René Girard
Grasset, 1990, 437 p. ; 44,95 \$

René Girard vient de jeter un nouveau pavé dans le marigot des intellectuels français. Après Dostoïevski, Proust, Cervantes, Stendhal, voici Shakespeare et son théâtre analysés sous l'éclairage de la fameuse théorie du désir mimétique. En 420 pages serrées, René Girard nous livre un nouveau secret : Shakespeare est le premier à avoir mis en scène les violents effets d'un désir qui ne peut jamais être que le désir de l'autre. Scrupuleusement, en lecteur attentif, Girard accumule les preuves irréfutables et renouvelle de fond en comble notre interprétation du théâtre shakespearien. Il en profite, au

passage, pour bousculer la pensée freudienne et pour régler son compte au structuralisme qui n'en demandait pas tant. À la fois réflexion sur le désir et sur le théâtre, le *Shakespeare* de Girard est un ouvrage qui fera date. Traçant de nouveaux chemins pour la critique littéraire, Girard poursuit obstinément son œuvre en militant avec la force tranquille des arguments implacables. Ah ! le diable d'homme : il a toujours raison, quoi qu'il analyse. Devant une telle puissance, on comprend le désarroi de l'intelligentsia française qui pratique si bien l'art de faire des boucs émissaires de ceux qui n'épousent pas sa pensée et ses travers, contribuant ainsi, la rage au cœur, à vérifier la théorie qu'elle s'évertuait à démolir. *Nuit blanche* consacrera bientôt quelques pages à René Girard, rencontré à Paris. Quant à nous, insatiables, attendons son prochain livre. Ce sera, paraît-il, sur Heidegger : fasciné par Hitler, au point de ... ? Encore des choses cachées.

Jean Carette

MROC LES SIGNES DE L'INVISIBLE
Collectif dirigé par Jean-François Clément
Autrement, série Monde n° 48, 1990, 221 p. ; 27,95 \$

Les éditions Autrement ne nous proposent ici rien de moins qu'un « parcours initiatique au Maroc contemporain » ! L'exercice est de taille car la réalité de ce pays est faite de sédiments accumulés par des siècles d'histoire, dans une fidélité constante à l'Islam et à son prophète malgré les marques imprimées par les invasions ou les Protectorats, sur une terre belle et parfumée, balayée par le sable et le vent.

Pour le lecteur, comme dans toute initiation, il y a des épreuves à surmonter. Par exemple, la maîtrise des mots d'origine qui émaillent les textes des auteurs marocains ; ou la mémoire des lieux car seuls les noms des villes qui se sont prostituées pour les touristes nous sont familiers ; et cela reste peu de chose en regard des personnalités contemporaines ou historiques qu'il faut identifier ! Acceptons de ne saisir que peu à peu tout

ce qu'évoquent ces textes de 25 auteurs, marocains pour la plupart ou européens familiers du Maroc. Pour les étrangers que nous sommes, l'information semble semée de « trous » sur lesquels achoppe la compréhension.

Malgré cette lecture parfois ardue, on est fasciné par les villes lourdes d'histoire, de poésie et de sacré ; on partage la ferveur de ce cortège en pèlerinage vers le tombeau du saint, avec l'espoir d'y rencontrer Aya (le miracle, le signe de Dieu). C'est l'ivresse des senteurs de cuisson mêlées à la fumée des brochettes, à la musique et aux chants qui animent le souk de Khémisset. S'imposent aussi tant de différences entre populations rurales et urbaines, entre la misère du bidonville et la vie frugale dans la montagne, entre la sagesse du saint et la frénésie des femmes en transe, que l'on cherche en vain ce qui fait la cohésion sociale de ce pays qui compte 27 millions d'habitants.

On découvre alors Hassan II, au pouvoir depuis trente ans dans une des plus anciennes monarchies de la planète. Il est à la fois le roi et l'imam, le chef de l'armée, de l'administration et des finances. Il cumule toutes les légitimités. Le citoyen ou le Ministre ne peuvent exprimer que leur allégeance au souverain. Le Maroc est un pays que l'on dit « géré par la violence ». Le parcours initiatique ouvre notre conscience à son étrangeté !

Monique Grégoire

ENTRETIENS SUR LA POÉSIE (1972-1990)

Yves Bonnefoy
Mercure de France, 1990,
381 p. ; 43,00 \$

Les *Entretiens sur la poésie*, que vient de publier Yves Bonnefoy, sont en quelque sorte une synthèse de l'expérience poétique de l'homme, entendue comme pratique et pensée du poème. Le livre reprend essentiellement des allocutions et des textes parus ici et là, dans des revues de psychanalyse par exemple, ou la leçon inaugurale de la Chaire d'études comparées de la fonction poétique du Collège de France, et autres écrits.

D'emblée il apparaît que c'est l'aspect ontologique de la



poésie, notamment par le rappel du rapport entre la poésie et le sacré, qui intéresse Yves Bonnefoy. En retraçant sa propre démarche dans l'univers de la poésie, dont l'origine (pour lui-même) a été le surréalisme, Yves Bonnefoy nous propose en fait de réfléchir sur la fonction poétique telle qu'elle s'exerce aujourd'hui. Replacé dans sa dimension historique, par la critique des approches scientifiques (structuraliste, linguistique, sémiologique, etc.) et par la revalorisation d'une approche disons humaniste — en référence à l'idéalisme et au romantisme —, le rapport de la poésie et du sacré trouve un nouveau lieu de discours. Yves Bonnefoy ne prône pas un retour nostalgique à une poésie en harmonie avec la nature, à une poésie *pastorale*, pas plus qu'il ne s'engagerait aveuglément dans l'aventure scientifique et *réifiante* du poème. Il tente, d'une façon ma foi assez stimulante, de lier ce qui semble défier l'évidence du non rapport tel qu'on le pense largement aujourd'hui.

« La leçon inaugurale » du Collège de France est à ce propos des plus intéressantes. Dans cette allocution, Yves Bonnefoy, qui prenait la relève de Roland Barthes dont il critique l'approche des significations au profit d'une approche du sens, formule sa vision du poétique et de la poésie. Pour lui, la tâche du poète est de « rétablir l'ouvert, de réfléchir sur ce qui reclus la parole », aussi la poésie n'est-elle rien d'autre, « au plus vif de son inquiétude, qu'un acte de connaissance ».

Bien sûr, on peut ne pas partager l'ensemble des idées proposées par Yves Bonnefoy.

Il n'est pas certain par exemple que le poème doit travailler sur le terrain des représentations collectives, comme pouvaient le faire le mythe ou les récits religieux, mais en forçant la conception matérialiste et *réifiante* du poème, Yves Bonnefoy oblige à penser plus loin l'avenir de la poésie, qui est toujours un travail de la mémoire.

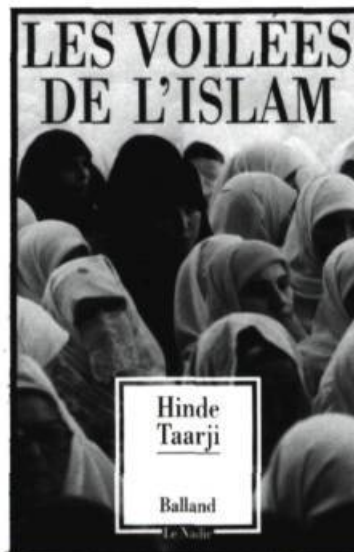
En s'interrogeant sur les idées reçues au sujet de l'approche du poème et même, par extension, de l'approche littéraire, Bonnefoy lance un défi stimulant à ceux, poètes, chercheurs ou enseignants, qui pensent que la poésie ne s'est pas figée, qu'elle ne peut l'être puisqu'elle est un acte engagé dans la vie. Ce qui implique le retour d'un certain sens de la responsabilité. Pour l'auteur, la poésie doit retrouver « l'esprit de responsabilité (...) et la qualité d'espérance ». Quête de la présence et conscience de la finitude.

Paul Bélanger

LES VOILÉES DE L'ISLAM

Hinde Taarji
Balland, 1990, 335 p. ; 34,95 \$

Enlever le voile pour les femmes musulmanes a été un geste de libération posé pour la première fois en 1923. Le mouvement gagna du terrain mais il s'est arrêté et le symbole le plus éloquent de la libération des musulmanes a changé de sens, devenant celui d'un retour en force de la domination masculine. Bien des facteurs expliquent le retour aux préceptes les plus rigides de l'islam. Les rancœurs nées du colonialisme et la faillite des régimes qui ont suivi, inspirés de la gauche marxiste, ont étiqueté *occidentaliste* toute forme de modernité. Parallèlement, l'état pitoyable des conditions sociales dans la plupart des pays musulmans et en particulier le chômage des jeunes ont provoqué le repliement des populations sur la stabilité des institutions traditionnelles. Le terrain était donc propice à l'action des fondamentalistes en pleine ascension, qui ont souvent compensé l'incurie des gouvernements en aidant les démunis, renforçant la solidarité autour d'une religion à l'ancienne qui refuse toute



interprétation libérale du Coran et de la Charia.

Les femmes dans tout cela ? Hinde Taarji, journaliste marocaine, musulmane, a voulu savoir ce qu'elles pensaient de cette vague qui déferle sur elles. Dans tout le monde musulman, son enquête lui a fait rencontrer des femmes qui, malgré leur participation à la vie scientifique ou universitaire de leur pays, ont décidé de reprendre le voile. La plupart l'ont fait, il faut les croire, par souci de se libérer ! Imposer aux hommes le respect qu'ils refusent aux *safira* (celles qui ne portent pas le voile), c'est sans doute marginaliser et exposer celles-ci et c'est aussi entrer dans un jeu qui, à la limite, leur fera reprendre le chemin de l'enfermement ; c'est pourtant pour elles se donner une marge de manœuvre en maintenant la présence des femmes dans l'espace public. C'est aussi évidemment se solidariser symboliquement à la recherche d'identité du monde musulman actuel. Pourront-elles, comme l'espère l'auteure, investir de l'intérieur le bastion religieux et participer au renouveau de la tradition dont l'interprétation est toujours l'apanage exclusif des hommes ? Les enjeux sont complexes, les risques, bien grands... et les illusions, nombreuses sans doute. Mais les femmes ont-elles le choix ? L'espoir ultime réside, selon Hinde Taarji, dans la détermination des femmes musulmanes à conserver leur accès au savoir envers et contre tous ; c'est là seulement qu'elles peuvent compter, quelle que soit leur tenue vestimentaire, prétendre à l'égalité.

Blanche Beaulieu

LE PROCÈS SOCRATE

I.F. Stone

Odile Jacob, 1990 ; 47,95 \$

Socrate, vous connaissez ? Mais si, rassemblez vos souvenirs : le grand philosophe grec immortalisé par Platon dont il a nourri les dialogues, celui du « connais-toi toi-même », qui détestait les sophistes comme Jésus les pharisiens, condamné à boire la ciguë en 399 avant l'autre pour avoir insulté les dieux de la cité et corrompu la jeunesse.

Autant vous le dire d'emblée, cette image de saint laïc, dissident incompris, martyr de la liberté d'expression, n'est qu'une illusion. I.F. Stone, journaliste indépendant et porte-parole des droits civiques aux États-Unis, a passé les dix dernières années de sa vie à faire sa propre enquête. Son projet de retraité, qualifié par l'auteur lui-même de « pari gériatrique », constitue un immense travail d'autodidacte à la recherche d'une vérité pour le moins inconfortable. Nous découvrons un Socrate qui sape les fondements de la démocratie athénienne, par deux fois renversée dans les dix ans précédant le procès de notre philosophe, et donc assez fragile pour nécessiter des mesures d'exception pour la protéger. Élitiste rentier, bourré de préjugés de classe, snob dédaigneux du petit peuple, Socrate flatte les aristocrates d'Athènes et corrompt sa jeunesse dorée. Dialecticien négativiste, il confond les sophistes en les dépassant sur leur propre terrain. Ensorceleur et charlatan, Socrate est le maître de l'ambiguïté et défend le doute systématique jusqu'à l'absurde. À l'aide des textes grecs de l'époque — Platon, Xénophon, Isocrate, Aristophane, etc. — I.F. Stone nous démontre que la mort de Socrate n'est pas un martyr, mais bien plutôt le suicide d'un homme menacé

par le naufrage de la vieillesse, celle de l'individu et de ses idées. Allié « objectif » des régimes les plus anti-démocratiques, comme ceux de Sparte ou de la Crète, Socrate, irrécyclable avec la démocratie, a couru après sa mort, victime de sa propre dialectique, considéré par ses contemporains comme un excentrique bizarre et un provocateur dangereux. Un livre bien construit, mais surtout décapant. À lire, comme l'expression d'un iconoclasme bienfaisant.

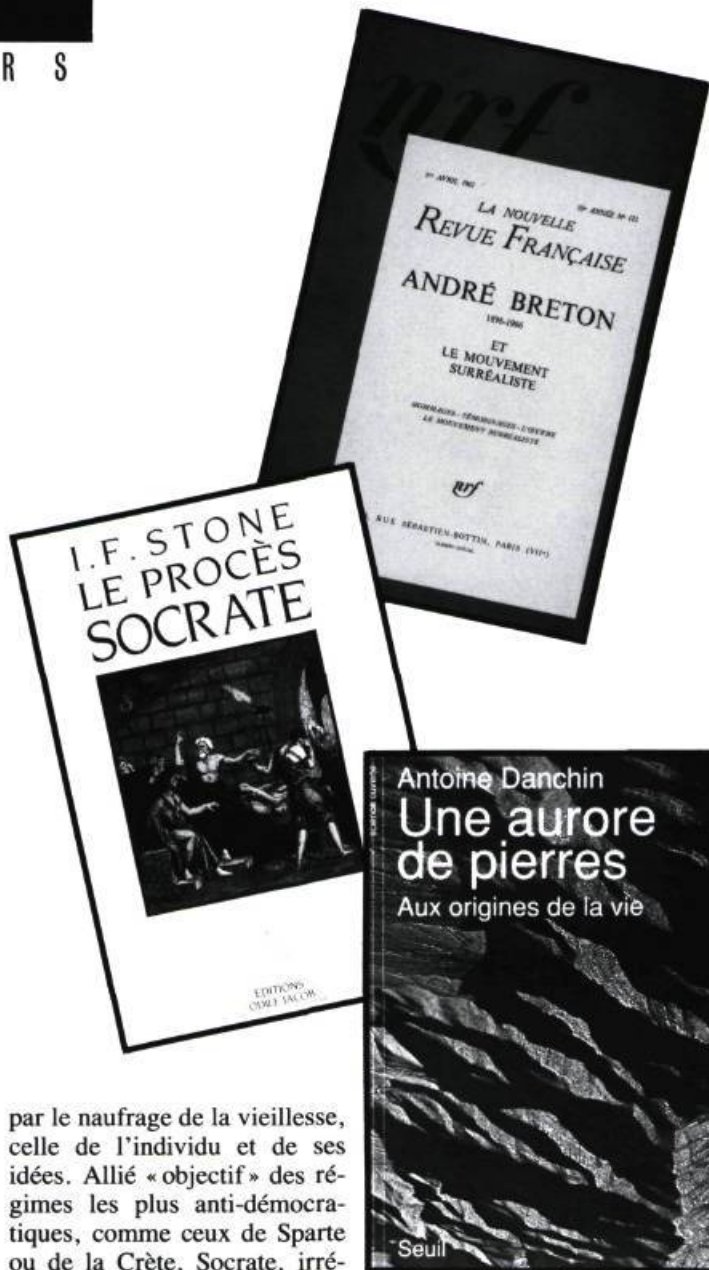
Jean Carrette

UNE AURORE DE PIERRES, AUX ORIGINES DE LA VIE

Antoine Danchin

Seuil, 1990, 275 p. ; 39,95 \$

La question des origines fascine les philosophes. Plusieurs scientifiques se sont d'ailleurs faits philosophes en s'interrogeant sur l'univers (Hawkins), les formes de vie (Darwin), etc. Antoine Danchin est de ceux-là. Mathématicien, spécialiste de la génétique moléculaire, il dirige une unité de recherche à l'Institut Pasteur.



la capacité de la raison d'expliquer simplement le monde ». D'autre part la langue accroche. La biologie moléculaire s'est créé un jargon qui lui est propre. Cette langue, plus que dans d'autres sciences, crée une distance entre l'initié et le profane. En outre, il n'y a dans cet essai ni la vision du passé ni le souffle de la vie.

Robert Beauregard

ANDRÉ BRETON (1896-1966) ET LE MOUVEMENT SURREALISTE

La Nouvelle Revue Française, n° 172, rééd. 1990, 384 p. ; 21,50 \$

Le surréalisme, ce n'est pas un hasard, naquit à l'issue de la boucherie de 14-18. « La vraie vie », on s'en doute, était ailleurs... Principal acteur du « groupe » surréaliste, Breton a constamment affirmé une exigence : « Transformer le monde, changer la vie ». Il s'agissait, ni plus ni moins, que de « rapailler » (merci, Gaston) l'homme disloqué par la division du travail et le rationalisme technologique, de renouer les fils d'une raison d'être, enfin fondée sur le « fonctionnement réel de la pensée ». Le « vieux monde » croulait ; (déjà !) toute jeunesse se refusait d'en assurer l'inepte continuité. Un cri de révolte : Dada tout d'abord, puis le surréalisme. Ce dernier « ouvre boutique », s'installe dans la durée (redoutable écueil). Breton assure le suivi idéologique, veille au grain et pourfend l'infidèle !

Le surréalisme, en dépit de certains *effets de secte*, n'était pas une école, ne relevait aucunement d'un genre littéraire ou pictural. Il se voulait, en revanche, une attitude résolue, un défi à l'« ordre » qui, plus souvent qu'à son tour, est désordre. En conséquence, il n'y a ni peinture surréaliste ni littérature surréaliste, mais il y a *Le surréalisme et la peinture*, pour citer le beau livre de Breton.

Le surréalisme révolutionnaire n'a probablement pas survécu à la seconde guerre mondiale. Quant à Breton, il meurt en 1966. L'héritage n'a pas cessé, dès lors, d'être « récupéré » par les « chiens de garde », ces derniers accommodant les

Antoine Danchin situe l'origine de la vie à la surface d'argiles anciennes, en présence d'une atmosphère humide. Il s'oppose en cela à l'idée répandue, depuis Darwin, que la vie aurait émergé des océans, de la « soupe originelle ». Danchin élabore un scénario de naissance des premières cellules en utilisant des mécanismes relativement simples. Il décrit la structure physico-chimique des argiles, la génération spontanée d'acides aminés en certaines conditions et les propriétés osmotiques qu'acquiescent ces acides aminés lorsqu'ils se structurent en membranes. Cela est censé suffire pour expliquer la genèse de la vie mais on n'a pas envie d'y croire.

Jamais dans ce livre, on ne sent l'humilité d'Hubert Reeves qui dit que la « science est de plus en plus modeste quant à

restes à leur propre sauce. Le cadavre est donc désormais soigneusement empaillé (aseptisé?). Hommages et témoignages s'accroissent; merci pour le grand homme. Que ceux que la question intéresse n'hésitent pas, la dépense est modeste pour quarante-deux articles, dont certains fort intéressants, des photos; tout un document!

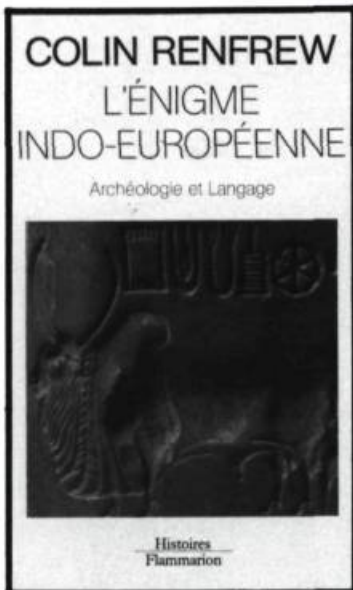
Patrice Remia

**L'ÉNIGME
INDO-EUROPÉENNE,
ARCHÉOLOGIE ET LANGAGE**
Colin Renfrew
Flammarion, 1990, 399 p.;
49,50 \$

La théorie qui continue à faire autorité quant à l'expansion des langues indo-européennes trouve son élaboration la plus complète dans l'œuvre de Marija Gimbutas. En voici les grandes lignes. Durant le IV^e millénaire avant J.-C., dans le sud-est de la Russie actuelle, vivait un peuple fort évolué à tous égards. Sachant utiliser le cheval comme bête de trait, il déborda en trois grandes vagues successives de son territoire primitif, ce qui lui permit de conquérir par la force un vaste territoire s'étendant de l'Irlande au Sri Lanka et même à la Chine. Formant une sorte d'élite, les envahisseurs imposèrent leur langue de même qu'une organisation sociale patriarcale.

Cette théorie est de plus en plus contestée, et notamment par certains chercheurs soviétiques dont Renfrew reprend en bonne partie les arguments. Le foyer original des Indo-Européens se trouverait en Anatolie (Turquie) et remonterait au VII^e millénaire avant J.-C. La pratique de l'agriculture provoquant une rapide croissance démographique amena une partie de la population à se déplacer sur de très courtes distances, et cela, de génération en génération. Ainsi, grâce à cette « vague d'avancée », les groupes de cueilleurs-chasseurs se convertirent à l'agriculture et adoptèrent la langue de ceux qui la leur enseignèrent. Et ce serait d'Europe que ce mouvement aurait gagné l'Asie.

Une telle hypothèse n'est pas sans conséquences; elle rendrait caduque l'œuvre d'un Dumézil, qui peu avant sa mort



déclarait avec la sérénité narquoise qui le caractérisait: « À supposer que j'aie totalement tort (...) [il] suffira de me changer de rayons dans la bibliothèque; je passerai dans la rubrique romans ». À moins que, dans les prochaines décennies, d'autres découvertes archéologiques lui redonnent raison.

Maurice Pouliot

**SPÉCIAL
CINÉMA SOVIÉTIQUE**
Collectif
Cahiers du cinéma, 1990;
14,95 \$

Par la publication de ce numéro spécial sur le cinéma soviétique, Les Cahiers du cinéma proposent aux lecteurs le récit du voyage que six de ses rédacteurs ont entrepris en URSS à l'été 1989.

À Moscou, à Leningrad, dans les Pays Baltes et les Républiques du Caucase, ils ont vu et enregistré les changements en cours dans la société soviétique et dans son cinéma après cinq ans de perestroïka.

La perestroïka a suspendu une certaine censure et délié les langues. Cinéastes, documentaristes, gens du cinéma prennent donc la parole et livrent leurs réflexions sur eux-mêmes, sur le cinéma et sur les problèmes qu'ils rencontrent aujourd'hui alors que de grands bouleversements secouent l'URSS.

D'abord, le pays traverse une crise économique importante. C'est donc dire que la culture, sous toutes ses formes, est fortement touchée. L'État souhaite l'autonomie du cinéma, mais producteurs et dis-

tributeurs se font rares en ces temps de vaches maigres.

Enfin, les cinéastes sont partagés entre la joie de vivre de telles transformations et la crainte de l'avenir. Si la souffrance a été pour plusieurs le moteur de l'inspiration, certains affirmant même que « pour créer il faut avoir la sensation des obstacles », une génération nouvelle prend place et avec elle une façon différente d'aborder le médium cinématographique et son esthétique.

En résumé, ce *Spécial cinéma soviétique*, très agréable à lire, permet de « se familiariser avec des noms, certains connus d'autres moins (Tarkovski, Mikhalkov, Sokourov, Pitchoul, Loungine, etc.), avec une certaine façon de vivre avec le passé » et avec les productions cinématographiques soviétiques les plus récentes. Plusieurs articles valent à eux seuls la lecture du numéro, notamment « Rencontre au cabinet Eisenstein » et l'entretien avec Alexei Guerman: « Les temps sont durs pour l'inspiration ».

Renée Gaulin

L'AFFAIRE KRAVTCHEKO
Nina Berberova
Actes Sud, 1990, 288 p.;
31,95 \$

**LES FRANCS-MAÇONS RUSSES
DU XX^e SIÈCLE**
Nina Berberova
Noir sur Blanc/Actes Sud, 1990,
270 p.; 47,50 \$

Hubert Nyssen poursuit la publication, commencée en 1985, des œuvres de Nina Berberova, grande dame russe qui a traversé le siècle, depuis l'époque de son Saint-Petersbourg natal jusqu'aux jours tranquilles qu'elle écoule maintenant dans le New Jersey. Ces deux titres de Nina Berberova sont en quelque sorte des ramifications de son œuvre majeure, *C'est moi qui souligne*, puisqu'elle y reprend des sujets qu'elle n'avait fait qu'aborder dans sa biographie.

L'intérêt des deux ouvrages est plus historique que littéraire, particulièrement celui qui porte sur les francs-maçons russes, assemblage de souvenirs, de comptes rendus d'interviews, de matériaux d'archives auxquels s'ajoutent un

Marées

Audrey Thomas
Traduit de l'anglais par Pierre DesRuisseaux
Collection l'Arbre

Audrey Thomas

MARÉES

ROMAN

344 pages

22,95 \$

Déchirée entre un passé qui la meurtrit et un avenir incertain, Alice Hoye se penche sur son histoire...

Un roman fort et troublant de l'un des plus grands auteurs canadiens dont le talent met à nu l'intimité physique et psychologique d'une femme.

En vente chez votre libraire

dictionnaire biographique et une bibliographie. Comme l'indique l'auteur, tout cela intéressera surtout les spécialistes de la question et ceux qui veulent comprendre les événements qui ont précédé la révolution d'Octobre. On y apprend, par exemple, que la grande majorité des ministres de Kerenski, à la veille de la révolution, appartenaient à des loges maçonniques.

Un public plus large devrait s'intéresser à l'affaire Kravtchenko. En 1949, Nina Berberova, alors journaliste à Paris, couvre, pour un journal d'immigrés russes, le procès qui oppose le magazine communiste *Les lettres françaises* à Victor Kravtchenko, auteur d'un best-seller mondial intitulé *J'ai choisi la liberté*.

L'éditeur a rassemblé et traduit les reportages quotidiens de Berberova. On y assiste en 25 jours au procès de la mauvaise foi et de l'aveuglement qui caractériseront si longtemps le comportement de toute une élite intellectuelle au sujet de la véritable nature du régime soviétique : refus de reconnaître l'existence des camps, de la famine, de l'arbitraire érigé en système meurtrier.

Le récit perd quelques fois de son intérêt, car le procès connaît des jours creux, mais il demeure dans l'ensemble un témoignage accablant sur la complicité de tant de beaux esprits dans une monumentale entreprise de mensonge.

Roch Côté

LE GÉNIE DE LA LIBERTÉ

Jacques Julliard
Seuil, 1990 ; 21,95 \$

Le communisme, c'est fini ? Oui, sans aucun doute, constate Jacques Julliard, encore qu'il reste un gros milliard de Chinois et quelques Albanais sous sa coupe ! Mais ce n'est pas pour autant le triomphe obligé et définitif du capitalisme, n'en

déplaît aux idéologues qui sont — presque toujours — en retard d'un changement social. Dans son dernier livre, Julliard tente de réagir au suivisme tranquille, en se faisant le père fouettard de la gauche française. Avec bonheur et colère, il fustige sévèrement ses alliés politiques : qu'ont-ils fait de l'héritage de Jaurès et de Blum, ces révolutionnaires de salon, ces fragiles technocrates douillettement campés dans les allées dorées du pouvoir, ces politiciens qui réduisent leur vision à leur image ? La gauche française, oubliant ou manipulant les forces qui l'ont portée au pouvoir, s'est embourbée dans la gestion du capital et le « culte du fric ». Le communisme s'est écroulé à Berlin, Varsovie, Prague, Budapest, Bucarest (?) et bientôt à Moscou. Mais le socialisme français est tout aussi moribond, trahi par une classe politicienne qui a « intériorisé l'idéologie des classes dominantes et la logique du capitalisme ». Tout ce petit monde, des ministres aux militants, en prend pour son grade et le décapage auquel Julliard procède a des vertus roboratives. Autant le dernier livre de Giesbert (*Le Prési-*



dent, Seuil, 1990) est malsain, dans la mesure où il se complaît dans ce qu'il prétend dénoncer, autant celui de Julliard a le grand mérite de laver à grande eau les écuries d'Augias de la politique française.

Mais après ? Après, rien. Qu'ont donc les intellectuels et essayistes français à toujours pourfendre et condamner sans jamais proposer ni construire, à quelques exceptions près, Liepitz par exemple ? Il ne suffit pas de dédouaner le président Mitterrand et ses plus récents premiers ministres, Fabius et Rocard, ou de jeter quelques lignes rapides, en fin de livre, sur la nécessité d'un sursaut intellectuel et d'une « révolution morale ». Abatte

les murs de Berlin est aussi nécessaire que démolir les murs d'indifférence, d'ambition mal placée ou d'impuissance du faux socialisme à la française. Mais crier « fin de chantier » sitôt les décombres dégageés relève de la démagogie irresponsable. Il ne suffit pas de *don-quistotter* pour être un prophète. Attendons la suite.

Jean Carette

JE REGARDE MANET

Martine Bacherich
Adam Biro, 1990, 160 p. ;
39,95 \$

Moi aussi je regarde Manet et pourtant je ne vois que de la peinture. Il est certes possible de faire porter son regard sur le peintre. Si la tentative n'est pas illégitime, elle n'a pas le don, cependant, d'exciter mon allégresse. Syphilis, drames familiaux et rivalités œdipiennes, s'ils ne sont pas, dans le cas qui nous occupe, totalement dénués d'intérêt, sont hélas un lot commun et ne sauraient seuls rendre compte de l'œuvre du peintre.

Il vous est sûrement advenu, accaparé que vous étiez par quelque préoccupation, de lire deux ou trois pages d'un texte et de constater soudain que vous les avez parcourues distraitement, sans vraiment les lire. C'est le danger qui menace ici le lecteur, tant il est fastidieux de percer les blindages du livre, composés d'un alliage de psychanalyse mondaine et d'air du temps.

Sans doute mon propos, *roidement* cru et furieusement badin, est-il proprement injuste, tant il est ardu d'écrire quelque livre que ce soit, sur quelque sujet que ce soit, sans laisser, ici où là, fuser quelques pertinentes remarques, comme celle-ci : « Le mot penser n'est jamais loin du mot voir ». C'est qu'à propos de peinture, les deux mots nécessairement se confondent ; de plus, il est bon de le noter sur son agenda de poche, le *penser* de l'écrivain n'est pas le *penser* du peintre. Les deux activités restent, dans leur principe, étrangères l'une à l'autre, inexorablement. Or donc, si, malgré une relative *bonne mine*, le livre n'avait pas été imprimé, la face du monde n'en eût pas été le moindre-ment changée.

Patrice Remia

FILLES D'ÈVE, PSYCHOLOGIE ET SEXUALITÉ FÉMININES
Christiane Olivier
Denoël, 1990, 215 p. ; 24,95 \$

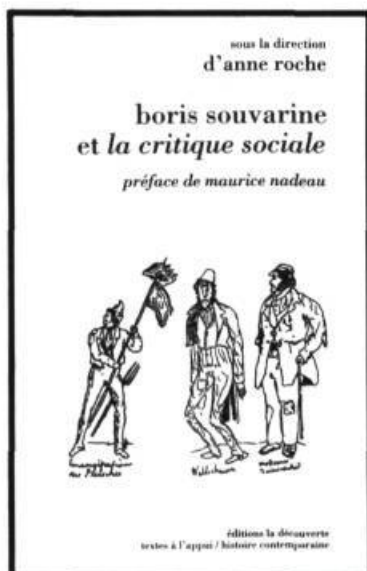
Dans son dernier livre, écrit en collaboration avec le Dr Claude Françoise Dubreuil, gynécologue, Christiane Olivier reprend les thèmes des *Enfants de Jocaste*, en exploitant tout ce qui a trait à « l'étrange mal féminin ». Véritable bible, cet ouvrage suit la femme dans son évolution, des premiers jours du bébé jusqu'à la vieillesse, abordant l'amour, le désir d'enfant ou la contraception du double point de vue psychologique et physiologique. Christiane Olivier défend particulièrement la thèse selon laquelle « il ne pourra jamais y avoir de bonne mère tant qu'il n'y aura pas, à côté d'elle et en égalité avec elle, un père paternant le jeune enfant ». La personnalité étant fondée sur les messages inconscients véhiculés par les parents, « l'enfant a besoin d'un repère de sexe du même sexe auquel se comparer, et d'un repère de sexe différent ou œdipien avec lequel ressentir la différence ». On trouve aussi, dans cet ouvrage, des renseignements pertinents sur « l'enfant imaginaire » (tel que vu par ses parents avant la naissance), la place prépondérante de la sexualité dans la vie de l'enfant et les rapports entre les (fameuses) variations hormonales et l'inconscient féminin. Nul doute que cet ouvrage saura intéresser toutes les femmes, et les hommes qui les aiment.

Nicole Cormier

BORIS SOUVARINE ET « LA CRITIQUE SOCIALE »
Sous la direction d'Anne Roche
La Découverte, 1990 ; 40,95 \$

La critique sociale est le titre d'une revue qui paraîtra onze fois, de 1931 à 1934 ; son objet : promouvoir un débat à la hauteur de la crise du mouvement ouvrier d'alors, confronté à la montée conjointe du stalinisme et du fascisme. Son principal animateur : Boris Souvarine, un homme d'une rare probité intellectuelle qui sut, très tôt, opposer l'arme de la critique aux mensonges et aux crimes du stalinisme.

Il est malaisé, aujourd'hui, de seulement imaginer la force morale et le courage de ceux



qui ont su dire non aux machinations du Kremlin : procès de Moscou, complicité dans l'élimination du mouvement ouvrier allemand par Hitler, mainmise sur le mouvement syndical, etc., la place me fait défaut...

Membre fondateur du parti communiste français (congrès de Tours, 1920), membre fondateur de la troisième internationale, Boris Souvarine est rejeté de ces deux instances (pour marxisme !); c'est alors qu'il entreprend de publier *La critique sociale*. Déjà la barbarie se préparait à emporter la première manche : Hitler prend le pouvoir en 1933.

La critique sociale — par delà le champ du politique — a été le lieu de divers débats (animés, parfois injustes) sur la littérature, la poésie, le surréalisme, la psychanalyse, etc. L'exigence de vérité et de justice qui était la raison d'être de *La critique sociale* a permis le rassemblement de quelques-uns des meilleurs esprits du temps : Georges Bataille, Michel Leiris, Raymond Queneau, Simone Weil, pour ne citer que les plus connus.

Le livre s'articule autour d'une série d'études, chacune explorant des facettes significatives de cette œuvre de salubrité publique. Signalons enfin une entrevue avec Souvarine lui-même.

Patrice Remia

LES SCIENCES EXACTES DANS L'ANTIQUITÉ
Otto Neugebauer
Actes Sud, 1990, 316 p. ; 47,50 \$

Les sciences exactes dans l'Antiquité est un ouvrage ardu dans ses éléments mais limpide dans sa structure. Neugebauer

y montre le danger d'attribuer aux mathématiques et aux sciences de l'Antiquité une signification et une fonction analogue à celles qu'elles ont dans la modernité, comme ce fut le cas pendant le règne de l'histoire positiviste.

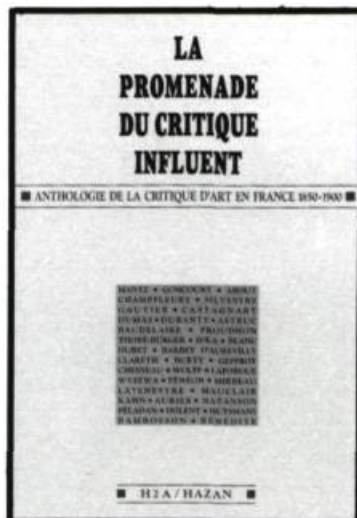
« Il faut simplement admettre, écrit le grand spécialiste, que dans les civilisations anciennes les mathématiques et l'astronomie n'avaient pratiquement aucune incidence sur les réalités de la vie. » La mise au point est claire. De l'algèbre et de la géométrie, des observations et des calculs étonnants de précision en astronomie, il y en eut beaucoup à l'époque. On les doit à quelques aristocrates de la connaissance qui se sont transmis leur savoir de l'Égypte à la Grèce en passant par Babylone. Mais ces travaux doivent être situés dans le cadre général du cosmos antique. Pour l'essentiel celui-ci est fini, composé d'astres-dieux et d'êtres mythologiques dont les énergies ou les forces influencent le monde sub-lunaire. L'étude de cette période montre que les sciences les plus sophistiquées peuvent parfaitement cohabiter avec une mentalité réincarnationniste, animiste et magique. Si vous avez l'impression que le Nouvel Âge renoue avec le cosmos des mathématiciens antiques, vous avez tout à fait raison : dans les civilisations, l'amour des chiffres n'a jamais empêché le délire cosmique.

Roland Gagnon

LA PROMENADE DU CRITIQUE INFLUENT

Anthologie de la critique d'art en France 1850-1900
H2A/Hazan, 1990, 433 p. ; 55,95 \$

Une anthologie qui, par-delà les « critiques influents », présente quelques bons esprits et compte, ça et là, certaines remarques dont la pertinence résiste à l'usure du temps. Ce foisonnement de textes critiques est cependant — pour peu que l'on eût espéré une réflexion plus approfondie — assez décevant (mais, tudeu, que de belles envolées polémiques !). C'est que la critique (d'hier et d'aujourd'hui) est, le plus souvent, juge et partie : elle ne juge, en effet, que ce qu'elle choisit de critiquer, et ne critique que ce qu'elle veut



bien juger. Au siècle dernier, ces messieurs-dames défendaient, majoritairement, sinon toujours l'ordre social en tant que tel, du moins la vision qui y était attachée (les divers académismes). Seule une minorité — dont Baudelaire faisait partie — se sentait assez libre pour transgresser cette quasi-règle tacite.

L'ouvrage intéressera au premier chef le lecteur épris d'histoire (il fera également les choux gras de la joyeuse et innombrable cohorte des historiens d'art); il nous restitue l'état d'esprit et les conceptions de l'intelligentsia française, alors que naissait la société industrielle. Ce choix de textes, toutefois, conduit à s'interroger sur le rôle de la critique dans l'explication des pratiques picturales. En vérité, les critiques nous parlent surtout d'eux-mêmes ou de leur milieu en évoquant, directement ou indirectement, les fonctions sociales de l'objet peinture, et cela au détriment des fonctions plus proprement picturales... de la peinture.

La promenade du critique influent nous parle avant tout d'influence. L'influence dont il est question, mis à part certains aspects directement répréhensibles (trafic d'influence, par exemple), est idéologique, elle relève de la défense d'un ordre, ou, moindre mal, d'un simple conformisme. La critique d'autrefois, dans cette optique, n'était guère différente de la nôtre, sauf sur un point : le galimatias pseudo-savant était jadis inconnu, et malgré, parfois, une certaine indigence conceptuelle, le langage demeurait une source de créativité. Notre époque, sous ce rapport, a moins de chance.

Patrice Remia